

Aurore

1^{ère} Lecture : Isaïe 62,11-12I. Contexte

Nous avons vu, au 3^e Avent B, le début et la fin d'Isaïe 61, qui parlait spirituellement du renouvellement du peuple de Dieu par le Christ : nous y voyions celui-ci sauvant son Église, et l'Église cherchant son Salut en lui. Isaïe 62 montre les épousailles ou noces voulues par Dieu avec Israël et réalisées prophétiquement par le Messie qui les scellera. Résumons ce qui précède notre texte, les v. 1-10 : au désir ardent de Dieu de réussir son Alliance en comblant Jérusalem de ses dons, appel est fait à ses serviteurs, pour qu'ils le supplient d'accomplir cette merveille.

Notre texte, très court, est la réponse de Dieu : Que l'on prépare le chemin des peuples, Israël et les Nations, et le Seigneur fera un peuple nouveau. Isaïe 63, qui s'y rattache, dit comment le Seigneur le réalisera : son Messie versera son sang pour faire vivre de la vie divine. Notre texte décrit déjà le fruit de cette Rédemption.

II. Texte

- v. 10 (omis) : Aux serviteurs, à qui il était demandé de supplier jour et nuit, le Seigneur demande maintenant de préparer tous les hommes, et d'abord les fils d'Israël, en leur montrant tout ce qu'il y a, dans leur cœur, d'impiété, de mensonge, d'endurcissement. Ces serviteurs, dans l'Économie nouvelle, sont les Apôtres, les évangélistes et les prédicateurs, s'adressant au Petit Reste qui attend le Sauveur, et à tous les gens des peuples qui sentent le besoin d'être délivrés de leurs péchés.
- v. 11 : Ce que ces annonciateurs doivent faire, c'est prévenir, avertir, exhorter. On a en effet « *faire retentir* » ou « *faire entendre* », et « *dire* », puis encore au v. 12, deux fois « *appeler* ». C'est en même temps une invitation à croire, car la Merveille du Salut et de la nouvelle Alliance n'est pas selon ce que l'homme en pense, elle est ce que la parole de Dieu en dit et qui dépasse tout ce que l'homme peut en espérer, à savoir : Dieu lui-même vient sauver ceux qui croient. Pour cette Merveille, le Seigneur demande d'abord de la faire entendre « Jusqu'aux extrémités de la terre » : ceci souligne, d'une part, que cette Merveille est pour tous les hommes, et d'autre part, que tous les hommes sont capables de l'entendre et d'y croire. Pour cela, il faut initialement quelqu'un qui la contienne, l'annonce et la fasse comprendre. Ce quelqu'un est le Verbe fait chair : le Verbe de Dieu, qui est bien plus et mieux que des paroles qui sont seulement au niveau humain et toujours sujettes à discussion ; fait chair, c.-à-d. ayant assumé notre humanité faible, mortelle, pécheresse, ayant donc les dehors d'un homme véritable, compréhensible par tous.

« *Dites* » : cet impératif s'adresse aux responsables du peuple, les rois, les prêtres, les enseignants, et dans le Nouveau Testament, aux annonciateurs évoqués au v. 10. Et ils doivent parler « à la fille de Sion », qui est la portion d'Israël fidèle à Dieu tels le Petit Reste, Marie, l'Église, destinés à porter en eux le Seigneur. Un aspect complémentaire peut y être ajouté : comme il est dit au v. 10 que la prédication doit s'adresser également à tous les peuples, tout homme, qui désire être sauvé et qui se sait exilé, se trouve dans les dispositions pour être de la fille de Sion. Il s'agit donc du Salut universel qui était destiné à Israël et qui maintenant est dans l'Église du Christ. Ce que les peuples doivent entendre, c'est qu'ils trouveront le Salut de Dieu dans l'Église. De plus « *fille* » indique l'adoption par Dieu de l'Église du Christ en tous ses

membres, car le Plan de Dieu est que les chrétiens et les chrétiennes deviennent ses fils adoptifs.

Trois choses doivent être prêchées à la fille de Sion :

- a) « *Voici ton salut* (ou Sauveur : Lectionnaire) *qui vient* » : « *Voici* », redit pour le deuxième point, a fondamentalement le sens que nous avons vu au Baptême du Seigneur A, p. 1. Parce que cette Merveille du Salut apporté par le Sauveur viendra, les serviteurs, les Apôtres, devaient révéler à tous qu'ils gisaient dans la perdition.
- b) « *Voici le fruit de sa victoire* » : C'est un sens limité de « *Voici sa rémunération avec lui* ». La rémunération est le bienfait que Dieu a décidé de donner à ceux qui ont fait sa volonté de faire fructifier ses dons. Cette rémunération est celle du Sauveur et elle vient avec lui, ce qui veut dire qu'elle n'est pas seulement un bienfait mérité, mais que le Sauveur lui-même l'accompagne. Il s'ensuit que le seul mérite demandé est la repentance et la foi. Le Sauveur n'attend rien d'autre, car tout le reste, il le fera lui-même. Et en effet :
- c) « *Et ses trophées le précèdent* » : Ce n'est qu'un aspect du texte qui dit : « *Et son oeuvre (est) devant lui* ». « *Trophées et victoire* » montrent seulement les conséquences d'un combat engagé pour détruire le péché et sauver de la perdition, mais le Sauveur fera bien plus, il travaillera à apporter le pardon, la filiation, la vie divine. Cette oeuvre est devant lui, car il fait d'abord savoir tout cela dont le croyant repentant a besoin, avant de le lui donner par et avec sa personne et le Saint-Esprit.

Voilà les effets merveilleux du Salut et de la Nouvelle Alliance : la venue du Sauveur, accueillant la repentance et la foi, réconciliant avec Dieu, répandant tous les dons divins.

- v. 12 : Quand le Sauveur viendra et accomplira son oeuvre de Salut, la fille de Sion portera les noms qui manifestent la présence du Sauveur et les richesses de son oeuvre. Quatre noms sont cités :

- a) « *Peuple saint* » : purifié de tout péché, et se plaisant à vivre avec Dieu.
- b) « *Rachetés par le Seigneur* » : arrachés à la perdition par le Seigneur lui-même, et appartenant à lui comme héritiers de son domaine, le Saint-Esprit.
- c) « *Désirée* », litt. « *Recherchée* » (au féminin) : fiancée en vue des noces avec Dieu, et partenaire de l'Alliance nouvelle et éternelle.
- d) « *Ville qui n'a pas été abandonnée* » : il s'agit de Sion et Jérusalem, et donc de cette ville appelée, en Ap 21,2, la Jérusalem céleste. Déjà le psalmiste annonçait que les Nations diraient : « *De Sion, chaque homme dira : '(Tu es) ma Mère', car en elle chacun est né !* » (Ps 87(86),5). Tous les peuples étaient destinés à devenir Sion ; c'est pourquoi Israël a été écarté à cause de ses infidélités, et les Nations ont péri à cause de leur idolâtrie. Mais maintenant, par le Sauveur Sion sera composée de fils, fidèles adorateurs du Seigneur Dieu.

Conclusion

Cette prophétie s'est réalisée dans l'Église, mais d'abord en Marie qui est appelée « *la fille de Sion* », car, bien qu'elle fût seulement une juive de Nazareth, elle prit les dimensions de toute l'humanité à cause de l'Incarnation en elle du Verbe de Dieu, Créateur de tout l'univers. Parce que chaque personne humaine possède la nature humaine, elle est toute l'humanité, mais à cause du péché, cette humanité est intérieurement morcelée, divisée, discordante. Marie aussi, bien qu'elle fût sans péché, en subit le détriment comme Jésus, le Fils que le Père a envoyé dans une chair semblable à celle du péché (Rm 8,3). Mais à cause de l'Incarnation-Rédemption du Christ Jésus qui ressoude l'humanité, Marie prend part à cette réunification et est donc unie à tous les

hommes. Les chrétiens le sont aussi, mais entre eux, dans l'intérieur de l'Église qui est déjà, quoiqu'imparfaitement, régénérée. C'est pourquoi nous pouvons dire de l'Église comme de Marie : « *Peuple saint* », « *Rachetés par le Seigneur* », « *Recherchée* », « *Fille non plus abandonnée* », noms nouveaux et lumineux par la présence en Marie et dans l'Église du Christ Jésus glorifié, Lumière et Homme nouveau.

Telle est la parole qu'en retour l'Église doit faire entendre dans le brouhaha du monde, dans la logomachie des philosophes, dans la cacophonie des sciences. A la messe de Minuit, célébrant la Nativité du Seigneur, le Sauveur se présentait comme le seul vrai point lumineux dans les ténèbres épaisses de nos sociétés en peine d'avoir de plus en plus d'ampoules électriques, et les pasteurs jouissaient à peine de cette lumière de l'Enfant-Dieu. Maintenant, à l'aurore créée par Dieu comme annonciatrice du lever du Soleil de justice, Marie et l'Église sont lumineuses de cette petite lumière ignorée, les ténèbres s'écartent et les illuminations artificielles s'éteignent. Beaucoup d'hommes ne sont pas encore de l'Église ; seuls ceux qui croient au Christ, lumière du monde, et commémorent sa venue salvatrice sont déjà l'aurore du Salut universel : ils ont attendu sa venue actuelle comme une anticipation de sa Parousie, car Noël célèbre aussi le dernier Avènement du Seigneur, et la messe de l'aurore chante et bénit Dieu pour l'aurore de cette Parousie bienheureuse qui a conduit les élus du Ciel dans l'éternelle Lumière de la Sainte Trinité. Mais aujourd'hui l'aurore du Salut universel n'est plus le petit point lumineux d'un nouveau-né pour Marie, Joseph, le bœuf et l'âne, il s'est agrandi pour un petit peuple, comme nous le verrons dans notre évangile.

Épître : Tite 3,4-7

I. Contexte

Nous avons presque la suite de l'épître de la messe de minuit. Ce qui est entre les deux est le commencement du ch. 3, exposant la nécessité de pratiquer les vertus chrétiennes, données ici au nombre de sept. Paul y demande à Tite, chargé d'organiser l'Église de Crète, dont il est l'évêque, et de rappeler aux membres de cette Église qu'ils doivent être de bons citoyens, n'offenser personne, et ne plus se comporter en païens qu'ils étaient, pratiquant sept vices.

Vient alors notre texte où Paul dit pourquoi ils doivent agir en chrétiens : ils sont devenus des hommes nouveaux par le baptême dans l'Esprit et la grâce du Christ. Nous avons, ici, comme pour le texte de la messe de minuit, une seule phrase, que le Lectionnaire divise en quatre, et en plaçant une partie de la deuxième phrase dans la première. Paul l'écrit en une phrase pour montrer que la grâce unifie les dons divins reçus, les pensées, les tendances et les activités, afin de vivre saintement dans le monde.

II. Texte

- v. 4 : « *Dieu notre Sauveur* » : désigne Jésus Christ comme dans l'épître de la messe de minuit, en tant qu'il est glorieux, et sera repris au v. 6, en tant qu'il donne le Saint-Esprit. Il s'agissait là du Christ Jésus comme « *grâce de Dieu* », vivant en nous dans l'humilité et la douceur pour nous éduquer et nous faire parvenir à sa gloire à sa Parousie. Ici, il s'agit du Christ glorieux qui, voyant notre état de pèlerins marchant vers la vie éternelle, déploie « sa bonté et sa tendresse pour les hommes », littéralement « *sa générosité et sa philanthropie* » : parce qu'il est glorieux, il pourrait manifester sa grandeur et sa puissance écrasantes, mais n'étant maintenant que Sauveur et n'ayant pas à exercer son titre de Juge souverain devant qui toute l'humanité paraîtra, il se met à la disposition des hommes, à leur mesure, à leur capacité, et il s'occupe de les sauver malgré, bien souvent, leur refus. Mais à l'égard de ceux qui croient en lui et en qui il peut agir avec efficacité, il se donne, il communique sa richesse et son énergie, il

soutient, il encourage, il entraîne ; d'une certaine façon, il assume la personne des croyants pour les animer de sa force et de son élan.

Comment notre Sauveur réalise-t-il notre incorporation à lui ? Paul l'expose dans les trois versets suivants. L'idée centrale, mise en tête dans le Lectionnaire, est qu'« il nous a sauvés par le bain (= baptême) ... par Jésus Christ notre Sauveur ». Ce qui est ensuite à savoir, c'est que cette idée centrale est entourée de deux moyens divins, l'un qui la précède : la miséricorde, l'autre qui la suit : le renouvellement de l'Esprit Saint par le Sauveur. Enfin, le tout a pour but la Vie éternelle. Voyons dans l'ordre ces trois points :

- v. 5a : D'abord le recours de Dieu non pas à nos mérites mais à sa miséricorde. Paul écarte la fausse cause de notre Salut : les œuvres de justice, les mérites. Ceux-ci sont nécessaires quand on a obtenu le Salut, mais sont nuls pour ceux qui l'attendent ; à ceux-ci, avons-nous vu, il est seulement demandé la repentance et la foi en Jésus, Christ et Seigneur. Cependant le Salut doit être constamment donné par Dieu et reçu par les sauvés. L'erreur est alors d'oublier que nous avons toujours besoin d'être sauvés (sinon Jésus qui veut dire « Sauveur » serait inutile), et cette erreur vient du fait que le Salut est donné par Dieu qu'on oublie souvent. On se reporte plutôt sur les mérites nécessaires auxquels on se lie irrévocablement. C'est pourquoi, sans cesse, et comme Jésus l'avait dit : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15,5), l'Apôtre signale et ressignale, condamne et recondamne cette propension des chrétiens à faire des actes méritoires et, surtout de ceux qui, les premiers, ont reçu la Révélation, à croire qu'ils sont sauvés parce qu'ils sont des gens dignes et valables. Les chrétiens ne sont donc pas à l'abri de ce travers des juifs. Ayant bénéficié de leur formation et de leur fidélité dues à la grâce du Christ, ils risquent d'oublier ce qu'ils auraient été sans cette grâce. Aussi, Paul le leur rappelle-t-il : le Salut vient uniquement de la miséricorde divine. Cette miséricorde est venue à leur secours, elle doit encore venir pour stimuler leur fidélité, elle devra toujours venir pour leur progrès jusqu'à la Parousie. Ce moyen divin de la miséricorde divine envers les miséreux que nous sommes doit être tout pour nous dans toutes nos occupations, y compris celle d'en louer Dieu.
- v. 5b-6 : Ensuite, le Salut par le baptême dans l'Esprit. Comme premier moyen, Paul donne le baptême, « *le bain de la régénération* », indiquant par là que le baptême n'est pas un simple rite qui place dans la condition sociale des autres chrétiens, mais une renaissance, une nouvelle naissance par la destruction du péché moyennant la pénitence, et par l'enfantement à la vie divine moyennant la foi ecclésiale : le baptême fait déménager de la terre des ennemis de Dieu à la terre des enfants de Dieu, de la terre des morts à la terre des vivants. Et comme deuxième moyen, Paul donne « *le renouvellement de ou dans l'Esprit Saint* ». Il faut déjà le Saint-Esprit pour renaître et devenir fille et fils adoptifs de Dieu, mais le Saint-Esprit fait davantage : il agit pour faire grandir et atteindre la taille parfaite du Christ ; d'où, le terme de « *renouvellement* ». Le baptisé est fragile, négligent, influencé par la décrépitude du monde, le Saint-Esprit vient sans cesse le rajeunir, le fortifier, le rétablir dans la nouveauté du Christ. Et il n'agit pas de loin vers nous, mais il se donne à l'intérieur de nous : « Dieu l'a répandu sur nous avec abondance », litt. « *le Sauveur l'a déversé sur nous richement* ». Cette expression souligne qu'il faut désirer le Saint-Esprit pour qu'il agisse en nous, comme la terre altérée aspire après l'eau du ciel, et s'y abreuve à la mesure de sa soif. Et le Saint-Esprit agit ainsi « *par Jésus Christ notre Sauveur* », car le Salut et son entretien, attribués au Saint-Esprit, vient de celui qui sauve.
- v. 7 : Enfin, le but, la fin du Salut, à savoir : être, par la grâce justificante, les héritiers de la vie éternelle. Paul commence par dire que « *nous devenons des justes par la grâce du*

Sauveur ». Il revient à la grâce, parce qu'elle se fait si petite, si fine, si délicate et si experte qu'elle s'insinue dans les plus étroites fissures de l'âme, et là, elle dégrasse des péchés avoués, purifie et justifie les profondeurs du cœur par le pardon divin, et imprègne l'homme tout entier de la sainteté du Christ. Ensuite seulement, il dit que « nous devenons héritiers de la vie éternelle ». Ici, il s'agit de la vie éternelle du Ciel, de la Béatitude éternelle en Dieu ; et c'est pourquoi il ajoute : « en espérance ». Il l'avait déjà dit ailleurs à propos du Salut : « Nous sommes sauvés en espérance » (Rm 8,24). Nous sommes réellement les héritiers du Ciel, dès maintenant sur la terre, mais l'héritage est donné dans l'avenir, au Ciel.

Conclusion

Après avoir encouragé les chrétiens à pratiquer les vertus et non plus leurs vices, Paul leur dit, par Tite, pourquoi ils doivent les pratiquer : c'est parce que ces vertus sont le fruit excellent et normal de la vie nouvelle reçue de l'Esprit du Christ. Le vrai chrétien ne pratique pas les vertus pour être satisfait de lui-même, mais parce qu'il vit de la grâce du Christ et que celle-ci le pousse à avoir un bon comportement. Celui qui veille seulement à la pratique des vertus chrétiennes, s'efforce d'y parvenir, n'y arrive pas et désespère, fait inconsciemment ce que Paul condamne : il se fie à ses mérites et pense vivre en sauvé, mais il ne pense plus qu'il est constamment sauvé par la miséricorde du Sauveur, par le baptême et le renouvellement du Saint-Esprit. Il ressemble à celui qui, placé dans une barque munie de ses rames, étant en vêtements de noces et plein d'entrain, se jette à l'eau, heureux d'utiliser ses bras et ses jambes pour nager jusqu'à l'autre rive, s'empêtre, tourne en rond, se fatigue et craint d'être englouti. Celui qui, au contraire, apprécie d'être régénéré dans la barque de l'Église, bien au sec dans l'air de l'Esprit, et le plancher de la foi sous les pieds, utilise les rames des vertus chrétiennes pour voguer vers le rivage de la Parousie. S'il s'y prend mal ou les manie gauchement, il s'exerce sereinement, calmement, patiemment à les maîtriser. Peu à peu, il parvient à avancer en droite ligne et éprouve de la joie pour la capacité que lui a donnée la miséricorde du Sauveur dans son Église.

Le Salut par notre Sauveur comprend deux choses : la délivrance de ce qui occasionne la perte, et la victoire d'un combat pour obtenir cette délivrance. La perte est provoquée par le péché, péché originel par Adam et péchés délibérés des hommes, et jette dans la mort éternelle. Jésus, parce qu'il est le Fils de Dieu, a pris sur lui les péchés, la perte et la mort éternelle à son Incarnation, et les a éliminés par sa Rédemption. Mais les conséquences du péché originel, qui sont la faiblesse, les maladies, l'ignorance, la concupiscence (= propension au mal), et la mort de diverses sortes, Dieu les a maintenues pour donner à l'homme qui a péché les occasions de prendre part à son relèvement et à sa régénération. L'homme ainsi délivré par le Christ demeure dans une situation de perte relative jusqu'à la Parousie, pour qu'il puisse, par les grâces du Saint-Esprit, combattre et vaincre ces conséquences du péché originel. C'est le deuxième aspect du Salut : la victoire sur ces maux qui entravent son union à Dieu. Le chrétien doit donc apprendre à surmonter les épreuves et les tentations destinées à expier ses péchés et à s'en purifier avec l'aide de la miséricorde divine, sans quoi sa domination de la perte absolue peut se transformer en chute dans la perte relative et jusque dans l'impénitence et l'endurcissement du cœur. Dans ce combat pour la victoire sont nécessaires la foi ferme dans le Christ et l'usage des vertus chrétiennes, qui entretiennent l'état, toujours inachevé, du chrétien sauvé par la miséricorde de Dieu.

Évangile : Luc 2,15-20

I. Contexte

Jésus, le Verbe incarné qui est la lumière du monde, est là, dans l'étable obscure, mais sa lumière, convoquant les habitants du Ciel, s'en est allée vers les pasteurs de Bethléem, et leur apparaissait d'une manière si apaisante et éloquente qu'ils entendirent et comprirent ce que l'Ange du Seigneur leur disait, tout en étant baignés dans la louange du Ciel tout entier.

Que vont-ils faire des paroles de l'Ange, qui n'étaient pas un ordre mais la présentation de ce qu'attendait patiemment leur foi ? C'est ce que l'évangile va nous dire.

II. Texte

1) De la lumière éloquente à la parole découverte (v. 15-16)

- v. 15 : Les anges ne restent pas sur la terre, car la Rédemption sauvant de la perdition n'a pas encore eu lieu, mais ils y étaient venus parce que l'Incarnation et la Rédemption se ressemblent, l'une étant l'ébauche et la condition de l'autre. Le texte dit même que les anges s'en allaient « *loin d'eux* », à savoir des pasteurs. Cette expression « loin d'eux » signifie que le départ des anges vers le Ciel était nécessaire aux pasteurs. Ceux-ci sont livrés à eux-mêmes sans un éblouissement qui paralyserait la liberté de leur décision.

Et ils se décident. Pour eux la vision n'était pas une illusion créée par leur longue et douloureuse attente de pauvres, mais elle était la réalité qui répondait et rendait courage à leur foi tenace. Ce qu'ils disent entre eux montre qu'ils ont compris correctement et lucidement l'apparition. Ils se disent trois choses :

- a) « *Passons* (et non « *Allons* ») *jusqu'à Bethléem* » : « Passer » signifie « traverser un domaine qui sépare et unit deux autres domaines ». Ce terme « *διερχομαι* » sert à dire, p. ex., que les disciples ont le lac à traverser. Ces deux domaines sont, d'un côté, la contrée où ils sont : les champs, la nuit, la vigilance, et de l'autre côté le lieu de la Promesse, Bethléem, l'événement annoncé. Donc deux domaines bien différents :

<u>Ancien domaine</u>	<u>Nouveau domaine</u>
<ul style="list-style-type: none"> - La contrée de leurs habitudes, de leur profession, du ravin de ténèbres, de la Promesse réitérée. - Les champs de leurs maigres vivres, des intempéries, des pensées et désirs ressassés. - La nuit du monde, l'obscurité du cœur, les ténèbres du peuple. 	<ul style="list-style-type: none"> - Le lieu de leur espérance, du renouvellement, de la ville de David, de la Promesse en cours. - La maison du Pain vivant, l'abri hospitalier découvert, la prophétie accomplie. - Le lever du jour, la lumière du Verbe, la venue du Salut du peuple.

Quant au domaine à traverser, il y a : le chemin du Seigneur, la conversion, l'obéissance de la foi, le parcours joyeux.

- b) « *Voyons le fait-annoncé advenu* » : donc non pas « le signe », comme au v. 12, mais le « *σημα*, parole-événement-en-cours » suscité par Dieu. Les pasteurs avaient entendu parler de « signe » dérisoire et commun, digne de l'homme minable ; leur foi en a compris la réalisation digne de la grandeur de Dieu, plus grande que ce qu'en disaient la Loi et les Prophètes. Et cette parole-événement divine qu'ils ont entendue, ils veulent maintenant la voir. Ce ne sera pas un signe comme celui de la Théophanie grandiose du Sinäi où Israël tremblant et bouleversé « voyait » la

voix de Dieu, mais leur foi les assure que le pauvre signe décrit par l'Ange cache un évènement plus grand que celui du Sinai.

- c) « *Que le Seigneur nous a fait connaître* » : les pasteurs ne signalent pas l'Ange, mais le Seigneur qui est le Dieu du Ciel et le Sauveur Christ Seigneur. Et ce n'est pas le signe annoncé, c'est la connaissance de la parole-évènement annoncée. Nous avons en effet le terme « connaissance » qui est la compréhension intime d'une réalité telle qu'elle est, et non « savoir » qui est la saisie de l'extérieur d'une réalité telle qu'elle est divulguée.

Voilà, des paroles de l'Ange, un commentaire exact et profond, digne de pasteurs devant éclairer leur troupeau.

- v. 16 : « Ils se hâtèrent d'y aller », litt. « *Ils vinrent, en se hâtant* » c.-à-d. qu'ils arrivent de l'extérieur à l'intérieur, en se dépêchant avec transport : sans attendre, sans hésiter, sans tarder, entraînant évidemment leur troupeau, poussées par la parole entendue et comprise spirituellement, et par le Saint-Esprit, (l'Esprit de l'Enfant-Dieu) qui les attire. « *Et ils découvrirent* » : comme « trouver », ce terme signifie qu'ils ont dû chercher, l'Ange ne leur ayant pas dit l'endroit précis de Bethléem. Mais aller où et comment ? Personne n'est au courant de ce qui est advenu et, à plus forte raison, de l'endroit, inconnu, de la naissance de l'enfant, et les pasteurs ont seulement le message de l'Ange, les dispositions personnelles au nouveau domaine auquel ils doivent accéder, la connaissance du Seigneur. Cela leur suffit donc pour que le Saint-Esprit du Fils de Dieu incarné les guide.

Et que découvrent-ils ?

- a) Marie d'abord, Joseph ensuite, les époux voulus par Dieu. Marie est l'origine visible du Mystère caché du Christ, et Joseph en est le gardien. C'est Marie auréolée de lumière qui frappe d'abord les yeux des pasteurs, puis c'est Joseph, celui qui la protège des curieux, des indiscrets, des incroyants, des divulgateurs étourdis.
- b) Et Jésus. Mais sa dénomination n'est ni « enfant » ni « fils » comme il est dit au v. 7 : « *Elle enfanta son fils premier-né* », mais c'est « bébé », « βρέφος » terme qui signifie à la fois « qui est dans le sein maternel » (p. ex. pour Jean Baptiste tressaillant dans le sein d'Élisabeth) et « qui vient de naître » comme c'est le cas ici et au v. 12. Ce double sens du mot est significatif : avec « enfanté » (ἐτέχθη, v. 10 ; voir aussi v. 6-7), il exprime le lien très intime entre Marie et Jésus, puisque seule Marie donne son humanité au Fils de Dieu. Et le fait que Jésus n'est découvert par les pasteurs qu'en dernier lieu laisse entendre qu'ils le découvrent par Marie et par Joseph : fait mystiquement évocateur de Marie comme figure de l'Église sainte contenant le Christ Seigneur et Sauveur, et gardée par Joseph, figure de l'Église hiérarchique. Et Jésus est « *posé dans la mangeoire* » : les pasteurs sont là, attablés devant celui qui est déjà prêt à se donner en nourriture.

La première partie s'arrête ici, sur la vision du signe donné par l'Ange et découvert par les pasteurs ; mais ceux-ci croient au Mystère caché du Christ.

2) De la vue communiquée à la contemplation priante (v. 17-20)

Ces quatre versets sont bizarrement construits, au point que le Lectionnaire a fait des deux premiers une traduction compréhensible mais fabriquée. Il importe de bien les analyser pour savoir ce que Luc a voulu dire. Voyons d'abord les deux premiers versets :

– v. 17-18 : donnent plusieurs constructions étranges :

- a) « *Ils firent connaître* » : « γνωρίζειν » possède deux sens : faire connaître telle chose à quelqu'un (construction habituellement employée), et apprendre à connaître telle chose. Le premier sens évoque la communication faite par les pasteurs, mais ici il n'y a ni de complément direct ni de complément indirect ; le *Lectionnaire* traduit cependant : « Ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé ». En fait, on a un complément circonstanciel avec « περί, au sujet de », qui avec « faire connaître » est unique dans toute la Bible grecque. Et à l'encontre de notre texte « faire-connaître au sujet de la parole-événement », on a seulement en Dn 2,15.17 : « faire connaître la parole-événement » (complément direct). Le deuxième sens de « faire connaître » évoque une meilleure connaissance des pasteurs « au sujet de la parole-événement » : ils avaient connu par l'Ange le signe, maintenant ils le voient, et la grâce les touche davantage. Le premier sens est le plus facile à comprendre ; il est préférable de le prendre.
- b) Ce n'est pas, comme écrit le *Lectionnaire*, « Ils racontèrent » mais, comme on vient de le voir, « *Ils firent connaître* », de même qu'au v. 15, ni non plus « qui avait été annoncé » mais « *qui avait été exprimé* » [λαληθέντος, de λαλέω], comme au v. 15 également, le verbe « exprimer » signifiant « émettre une parole révélée par Dieu ». La signification de la parole-événement que le Seigneur leur a révélée, les pasteurs la transmettent. Ils ont donc expérimenté la présence brillante de l'Ange, entendu ce qu'il leur a dit et, dans la foi, reçu la grâce de comprendre le Mystère.
- c) Au v. 18, ce n'est pas, comme dit le *Lectionnaire* : « Tout le monde s'étonnait de ce que racontaient les pasteurs », mais : « *Tous ceux qui entendirent s'étonnèrent au sujet de ce qui a été exprimé par les pasteurs* ». D'abord, « *ils entendirent* » : les pasteurs se sont adressés à ceux qu'ils rencontraient et leur firent entendre la parole-événement vécue. Ensuite, « *ils s'étonnèrent* » de ce que les pasteurs leur disaient, puisqu'ils n'en ont pas fait l'expérience. Enfin, « *ils s'étonnèrent au sujet de* », traduction de « θαύμαζω περί », formule qui est un hapax de toute la Bible grecque. On admet facilement leur étonnement, puisqu'ils n'ont rien compris de ce que les pasteurs leur exprimaient. La naissance de Jésus était pourtant essentielle, mais ceux qui n'ont pas été le voir ne pouvaient ni comprendre ni croire.

Réfléchissons à ce passage singulier de Luc. Et d'abord, résumons-le. Selon le *Lectionnaire* et à première vue, les pasteurs sont venus voir ce que l'Ange leur avait annoncé de l'enfant Jésus, le firent connaître à ceux qu'ils rencontraient, et ceux-ci s'étonnaient de la grandeur d'un événement ordinaire, arrivé à une pauvre famille. Mais en fait, les pasteurs, qui sont venus voir le Mystère de l'Enfant-Dieu annoncé par le Seigneur, le font connaître, dans leur enthousiasme, à ceux qu'ils rencontrent, et ceux-ci s'étonnent de la possibilité d'un tel événement divin.

Voyons maintenant ce qu'on peut penser de l'intention de Luc qui écrivait ces versets de cette façon compliquée. L'évangéliste qui écrit pour les chrétiens de son temps n'est pas sans voir représentés, dans les pasteurs, ceux de l'Église, notamment les Apôtres. Mais comme ceux-ci ne sont devenus Apôtres que trente ans après la naissance de Jésus, Luc ne pouvait voir en eux que les témoins d'une tradition sur le sens de cette découverte de Jésus nouveau-né, qu'ils auraient aimé vivre. En songeant aux Apôtres, Luc ne les envisage pas comme des envoyés en mission par Jésus, leur Maître et Seigneur, chargés d'appeler à la pénitence et à la foi en lui pour être sauvé, et de dire un Mystère incompréhensible pour ceux qui n'ont pas obtenu la grâce de le connaître. Dès lors, je pense qu'il faut envisager dans les pasteurs, non seulement des hommes devenus lumineux comme Marie de la lumière de l'Enfant-Dieu, et brillant

eux aussi au grand étonnement de ceux qu'ils rencontrent, mais il faut aussi envisager en eux des témoins seulement de l'évènement qu'ils ont vu. Et comme Marie était silencieuse pendant que les pasteurs découvraient le sens du signe annoncé, eux aussi, au fond, sont silencieux pendant que les personnes qu'ils rencontrent s'étonnent de leurs propos mystérieux, puisqu'elles n'ont pas été voir l'enfant nouveau-né. En d'autres termes et d'une façon plus proche du sens immédiat du texte, Luc voit d'abord dans les pasteurs ceux d'Israël, et dans leur troupeau le peuple d'Israël ; ensuite dans les pasteurs des figures des pasteurs de l'Église, et dans leur troupeau la figure de l'Église (Lc 12,32) ; et enfin pour la découverte par les pasteurs du Mystère de l'Enfant-Dieu, la nécessité d'être des témoins oculaires remplis de la lumière du Christ Jésus, sans quoi leur témoignage est sans effet et sans lendemain.

- v. 19-20 : Nous avons là un autre tableau : Marie et les pasteurs face à Dieu. Il y a d'abord Marie, figure de l'Église Sainte : remarquons que Joseph n'est pas signalé, parce qu'il est la figure de l'Église hiérarchique qui n'a pas le même rôle que l'Église Sainte (comme le mari et sa femme n'ont pas le même rôle). Marie s'adonne à la contemplation du Mystère [ici] commencé du Christ. Parce que nous sommes membres de l'Église Sainte, figurée par Marie, nous sommes invités à entrer dans ce Mystère, et ce que nous en comprenons, même si c'est peu, est important. Marie « *conservait toutes ces paroles-événements, les méditant dans son cœur* » : c'est une double expression signifiant qu'on a été mis au courant d'une action de Dieu, dont un comprend certains éléments, mais dont le sens plénier échappe à la compréhension (Gn 37,11 et Dn 7,28). Donc, même Marie, témoin intime et artisanne de ce Mystère de l'Incarnation, ne le comprend pas pleinement et se met à le méditer pour mieux le connaître. Comment dès lors les pasteurs pouvaient-ils le comprendre à fond, eux étrangers à l'évènement et témoins extérieurs ? Et comment auraient-ils pu s'adonner à la prédication, sans avoir le charisme de continuer la mission de Jésus après la Pentecôte ? Le Mystère du Christ est trop peu déployé, il n'est encore qu'en sa manifestation embryonnaire, et destiné à être caché encore pendant trente ans. Ainsi se comporte l'Église : même si, après la Pentecôte, elle connaît bien le Mystère du Christ, celui-ci continue de la dépasser, elle ne cesse de dire qu'il est insondable, elle attend jusqu'à la Parousie d'être conduite par le Saint-Esprit vers la vérité tout entière.

Ensuite ce sont les pasteurs. Ils ne sont plus occupés à parler aux personnes rencontrées, ils s'adressent simplement à Dieu, pour le glorifier et le louer de tout ce qu'ils ont entendu et vu selon le sens qui leur a été révélé. Le peu qui leur a été donné de comprendre est déjà tellement énorme que tout leur être est louange de Dieu, comme s'étaient exprimés les anges au v. 13. Et s'il est dit qu'ils « *s'en retournèrent* », – ce qui indique qu'ils étaient là où ils étaient venus –, c'est pour signifier qu'ils continueront de glorifier Dieu dans leur vie quotidienne et leur profession.

Conclusion

A la messe de minuit, seuls les anges brillaient de la lumière du Fils de Dieu et se montraient étincelants aux pasteurs encore dans les ténèbres. Maintenant, à cette messe de l'Aurore, ce sont Marie, Joseph et les pasteurs qui sont lumineux, car la lumière tamisée de l'Enfant-Dieu les imprègne et les fait rayonner : c'est d'abord Marie accompagnée de Joseph, pour montrer son bébé posé dans la mangeoire, et pour méditer son Mystère humano-divin ; ensuite ce sont les pasteurs, pour faire connaître autour d'eux, en une sorte de « parler en langues », la parole-évènement qu'ils ont vue, et pour glorifier et louer Dieu de ce Mystère. Et c'est aussi l'Église, ses pasteurs et ses fidèles qui sont dans la Lumière encore embryonnaire du Christ. Cet état embryonnaire vient de l'Enfant-Dieu qui agit dans le secret, dans un domaine

que la plupart des hommes ne connaissent pas, en ceux qu'il choisit et qui ne sont rien aux yeux du monde, et de telle façon que le secret est bien gardé. Cette façon d'agir de Dieu présage de l'avenir : la vie terrestre de Jésus, la vie de l'Église dans le monde et la vie quotidienne des fidèles cachent, sous des dehors significatifs, le Mystère du Christ entrevu par l'Église universelle, médité dans son cœur, glorifié par ses pasteurs qui le balbutient. Les chrétiens seraient-ils persécutés, décimés, mis à mort, ce Mystère resterait intact, car il est inatteignable par ses ennemis, mais rendu par Dieu efficace pour les hommes « *de bonne volonté* » ou « *de son bon-plaisir* ».

Sous des formes diverses ou répétées, on trouve quatorze fois, dans ce petit texte, des termes évoquant la parole de Dieu. C'est que toute la scène subsiste par le Verbe fait chair. Les anges et leur lumière sont partis ; seuls sont présents les pasteurs, Marie, Joseph, l'enfant, la mangeoire, des passants sourds-muets, tous parlant à leur façon. Par contre, pas une seule fois, le texte ne parle de lumière. Elle y est pourtant, car, étant celle du Mystère du Christ, elle est cachée comme lui, présente à l'intérieur de ceux qui l'aiment, destinée à ceux qui doivent la recevoir. Comme le Verbe à moitié caché, elle s'exprime en clair-obscur, en état embryonnaire. On la voit encore unie au Verbe apportant le Salut, lorsque le Mystère du Christ est médité dans le cœur et prononcé dans la louange de Dieu, ce qui correspond à ce mot de Paul : « *La foi du cœur obtient la justice, et la confession des lèvres, le salut* » (Rm 10,10). C'est dans la parole méditée pour glorifier Dieu que se réalise en nos cœurs le Mystère de l'Incarnation.